

Noyer le rêve américain *The Swimmer* de Frank Perry (1991)

Charlotte Selb

Numéro 182, mai-juillet 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85588ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Selb, C. (2017). Compte rendu de [Noyer le rêve américain / *The Swimmer* de Frank Perry (1991)]. *24 images*, (182), 62–62.

The Swimmer de Frank Perry (1991)

NOYER LE RÊVE AMÉRICAIN



« **W**hen you talk about *The Swimmer*, will you talk about yourself? », apostrophait l’affiche originale du film de Frank Perry en 1968. D’emblée on annonçait un film qui se ferait le miroir de la société américaine de la fin des années 1960. S’il ne connut pas à sa sortie le succès d’autres films pionniers du Nouvel-Hollywood qui déboulonnaient eux aussi la bonne société WASP de l’époque, tels que *Le lauréat*, *Midnight Cowboy* ou *Easy Rider*, *The Swimmer* occupe aujourd’hui un statut culte largement mérité, en plus d’être un objet étrange et inclassable. Une réussite d’autant plus étonnante que son parcours fut semé d’embûches, le contrôle artistique de l’œuvre échappant en grande partie à ses créateurs originaux (Frank Perry ne reconnaissait la paternité que d’environ 50 % du produit fini). Après le film à petit budget *David and Lisa* (1962), et deux longs métrages pour la télévision, *Ladybug Ladybug* (1963) et *A Christmas Memory* (1966), les époux Perry – Eleanor écrivait, Frank réalisait – signaient alors leur quatrième collaboration, et malgré leur talent, leur renommée n’était pas assez grande pour imposer leur vision au studio. L’écriture du scénario, le tournage et le montage furent difficiles et humiliants pour le couple. Plusieurs scènes furent notamment retournées par Sidney Pollack, Burt Lancaster paya de sa poche une journée complète de tournage, et l’une des actrices fut même carrément remplacée.

Le film fait pourtant preuve d’une solide cohérence artistique et d’une originalité remarquable, notamment grâce à son scénario brillant adapté d’une nouvelle de John Cheever. Par un glorieux dimanche ensoleillé, Ned Merrill (Burt Lancaster), un quarantenaire charmant d’une banlieue du Connecticut, débarque en maillot de bain sur la terrasse d’un couple d’amis afin d’utiliser leur piscine. Cette visite inopinée lui donne l’idée absurde et géniale de « rentrer chez lui à la nage », en passant par toutes les piscines de ses connaissances pour se rendre à sa propre maison. Selon lui, les piscines dessinent un véritable fleuve à travers la région, qu’il baptise la « rivière Lucinda » en l’honneur de sa femme – qu’on ne verra jamais dans le film, pas plus que ses deux filles. Ned est d’abord accueilli à bras ouverts par ces voisins qui ne semblent pas l’avoir vu depuis longtemps, mais de piscine en piscine l’accueil se fait plus froid, voire hostile, et tandis qu’à l’horizon des nuages noirs s’accumulent, le statut social du héros, sa prestance, sa fière allure se dégradent à vue d’œil, jusqu’à ne laisser qu’un

être vieilli et brisé lors d’une finale poignante. Le récit laisse la place à de nombreuses interprétations, et sa grande force est de conserver l’ambiguïté jusqu’à la fin. Ned est-il un fou ou un amnésique qui a perdu tout lien avec la réalité? Un mythomane qui veut préserver les apparences malgré sa déchéance sociale? Un génie qui révèle les travers de sa société? Son long trajet n’est-il qu’une métaphore du cruel chemin de la vie? On pourrait même imaginer une lecture du film à la *6^e sens*, où Ned serait en réalité mort depuis longtemps...

À l’ambivalence du scénario répond une atmosphère onirique, source autant de poésie que de malaise. Le réalisateur n’hésite pas à jouer de ralenti, de flous et de surimpositions à la limite du kitsch pour créer son ambiance de rêve (cauchemar?) éveillé. Les paysages les plus bucoliques et les scènes les plus rieuses renferment toujours une angoisse sourde, le sentiment confus que quelque chose ne tourne pas rond. La séquence la plus oppressante est probablement celle où Ned batifole dans les champs avec son ancienne baby-sitter, pris d’un désir enfantin et vaniteux d’impressionner la jeune fille avec ses prouesses physiques. Et pourtant, le film ne porte pas de jugement sur l’immaturité de son personnage principal. Malgré les défauts et erreurs du passé de celui-ci, l’innocence, les besoins de nature et le projet fou de Ned le rendent beaucoup plus sympathique que la société bourgeoise sclérosée, matérialiste et hypocrite qui le rejette, bonne seulement à noyer son ennui dans des martinis (d’ailleurs, Ned est l’une des rares personnes du film à utiliser les piscines, qui ne sont que de pures illustrations de la réussite sociale de leurs propriétaires). Comme les deux adolescents de l’asile psychiatrique de *David and Lisa*, qui ne peuvent s’adapter aux exigences sociales du monde extérieur et préfèrent communiquer par jeu, Ned n’arrive plus à incarner et perpétuer le mensonge du rêve américain. Son drame est de continuer d’essayer. – **Charlotte Selb**

Grande-Bretagne, États-Unis, 1968. Ré. : Frank Perry. Scé. : Eleanor Perry, d’après l’œuvre de John Cheever. Ph. : David L. Quaid. Mont. : Sidney Katz, Carl Lerner, Pat Somerset. Mus. : Marvin Hamlisch. Int. : Burt Lancaster, Janet Landgard, Janice Rule, Tony Buckley, Marge Champion, Kim Hunter, Diana Muldaur, Joan Rivers. Couleur. 94 minutes.